

Récit de la nuit sans histoire où naquirent Dieu, son scribe et un enfant

Jean-Claude Brochu

Number 103, Fall 2004

Les mille et une nuits

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14347ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Brochu, J.-C. (2004). Récit de la nuit sans histoire où naquirent Dieu, son scribe et un enfant. *Moebius*, (103), 39–43.

JEAN-CLAUDE BROCHU

*Récit de la nuit sans histoire
où naquirent Dieu, son scribe et un enfant*

«L'obscurité et la déshérence nous
rendent à nous-mêmes et à la liberté.»

Jean Sullivan

Il y eut une première nuit sans sommeil où l'homme rêva Dieu. L'homme vit que la nuit était bonne. Mais ce n'était pas encore la nuit. Ce n'était pas encore Dieu.

Ce grand iconoclaste commence où il n'y a plus rien, avec l'opacité de la nuit d'après, celle qui, pour toute réponse, absorbe et anéantit nos questions pour n'en devenir qu'une seule. C'est quand il n'est plus là que Dieu est partout. Fuyant les douze coups de l'ombre la plus courte, il attend son heure, les bras fermés, pour perdre son nom dans le reflet d'une chimère que nous souhaitions pourtant conviviale. Dieu n'est gentil que dans les commencements. La nuit obscure nous fait marcher en pèlerins d'Emmaüs avec la chaleur d'un manque pour guide. Dieu naît dans la nuit de son silence en chacun de nous, dans l'unique puits où son nom peut sonner juste.

Ne rien lui demander donc, et surtout ne rien attendre. Dieu n'appartient qu'à lui-même. Le chemin de la nuit est semé de prières anonymes adressées à personne et à l'intention des passants. La nuit de Dieu n'a rien à voir avec les mesures de la terre: elle nous ignore ou nous métamorphose. Nous prions, nous écrivons et nous naissons à l'obscur.

On ne parle pas au jour, mais on s'adresse à la nuit. Pour lui demander, par exemple, un don d'écrire qu'elle suscitera peut-être. Alors, son premier service consistera à

nous effacer un peu plus, car ce qui parle la nuit n'est pas reconnaissable. L'écriture commence par l'oubli; rien ne s'y rencontre d'abord de face. Après une cécité d'adaptation, les bâtonnets de sa rétine forcent l'écrivain à regarder à côté des choses. La nuit rêve, le jour pense et, quand le rêve intercepte la pensée, l'ombre écrit. La nuit seule risque de nous laisser avec des regards obliques sur des idées en lambeaux. Mes écrivains préférés sont de vieilles chouettes nyctalopes capables d'ajourer la nuit. Je songe ici à l'effraie qui, malgré une face en cœur, inspire la crainte autant que son nom. L'oiseau pourrait servir d'emblème aviaire à mes écrivains: des sens aiguisés, un vol feutré et duveteux, l'inquiétante séduction d'un visage aimable à faire peur. Pour quiconque cherche à écrire, le mot *jour* apparaît comme un abus de langage. La nuit suggère une autre logique, intérieure, qui ouvre nos yeux sur ce qui doit disparaître. Ensuite, l'œil habitué du veilleur applique son insuffisance à l'invisible. La nuit en écriture apprend à mourir, à aller au plus sec. Elle déchiffre le premier nom de Dieu.

La nuit ne tombe pas, c'est le soleil qui descend. La nuit monterait peut-être, avec des mots qu'elle trouve par un silence qui nous accule à l'inaction et nous abouche aux battements effrayants de notre cœur, des mots comme *Dieu* justement qui, le jour, s'empliront de nuages. Le jour est d'en haut: il transige, pur comme le fond de certains cœurs, avec le ciel; la nuit règne ici-bas pareille à un ciel où l'on s'engagerait les pieds boueux. Elle voudrait ressembler à un drap, une feuille blanche rêvant à des mots de partage venus s'y fixer pour un certain temps; elle doit se contenter d'un bout de fusain pour esquisser des contours. Le jour se passe plus ou moins avec les autres, la nuit avec des ombres. Il faut s'abîmer dans le renoncement de la nuit pour s'avancer vers un semblable et lui dire: «Ton existence est préférable à tout.» C'est en ce sens seulement qu'aimer est une activité nocturne. Et cette sorte de nuit peut se prolonger en pleine lumière.

Quand le dire vrai lui échappe, la nuit prend la main du scribe pour l'égarer en lui-même jusqu'au repaire de sa parole; dans la forêt que nous sommes pour nous-même et

pour autrui, et dont il sortira tout obscur; dans la section vide de sa bibliothèque: là où il ne sait pas bien ce qu'il veut dire, là où il ne veut pas aller, là où les mots se taisent pour avoir souvent raté la cible. La nuit véritable nous enrichit de ce qu'elle nous ôte, comme avec les mots qu'elle nous enlève de la tête pour mieux en faire surgir du fond de nous-même.

Bienheureuse nuit! Gethsémani de lune pauvre, presoir de solitude et d'inconnu. Un dénuement comme dans *je m'abandonne* ou *je suis abandonné* prépare à cet arrachement. Les premiers pas de Dieu se font dans le chaos qu'il a voulu, dans le désordre confondant qui propose un lieu et un temps où me perdre, quand je me cogne, quand j'étends la main sans savoir où je finis, où l'autre commence, quand choisir entre lui et moi devient impossible. La nuit obscurcit du même souffle sujet et objet. Les fruits de la nuit? Ils nous font parler d'autre chose qu'elle.

La nuit, qui cache tout, nous place au centre du monde. Le noir renferme une connaissance dont l'éclat imite la luminosité d'une toile de Soulages; il aveugle autant que brûle le froid. On ne peut connaître qu'avec les yeux brûlés d'Œdipe. La nuit nous fait passer à côté de tout, et c'est ainsi que nous touchons quelque chose. Jean Sullivan encore: «Si les mots ne manquaient pas les choses il n'y aurait plus rien à dire.» Ce que j'écris de toi n'est qu'un autre rêve pour te remplacer.

Ascèse. La nuit n'a rien de solide. Elle se connaît du dedans, quand nos paumes s'appliquent aux parois du vide où suintent quelques mots d'une prière mécanique. Ce passage à vide guérit nos mots de la mort. En nous privant de nos repères, la nuit nous oblige à la création continue. Je dis et fais sans savoir. L'aventure de la nuit peut commencer sur un chemin de désapprentissage: là où je ne sais plus ce que je dis. La nuit nous garde dans l'inexprimé, dans le doute. C'est alors qu'elle nous creuse avant de nous emplir avec une once de vérité. Dans l'indistinct des choses, j'ignore où aller, puis l'exploration de l'obscurité dessille mes yeux qui reconnaissent ce que je connaissais sans le savoir. Cette sage-femme m'accouche, elle me donne à voir

ce que le jour me découvrait à peine. Toujours et immédiatement nouvelle, en cela semblable au geste du peintre fermé à toute intention claire, la nuit commence donc par ne pas savoir où elle va; elle porte conseil aux mystiques et autres surréalistes. La nuit sans défaut nous appauvrit jusqu'à nous rendre créatifs de nous-mêmes, elle nous héberge pour nous éduquer au provisoire. En nous faisant trébucher, elle nous désencombre les bras de ce que son obscurité nous empêchera de ramasser par la suite.

On ne peut écrire que sur la nuit, ou dans icelle, en quête d'un mot-photophore à se mettre au front pour avancer. Nous le traquons à la pointe du stylo, ce mot bon pour nous perdre. Toujours Sullivan: « Se perdre et se trouver sont une même opération. » La littérature comme recès offre le point de vue de la mort sur ce qui prétend vivre. Pour elle, vivre n'est rien d'autre: se raconter des histoires pour se perdre et semer la mort à ses trousses, faire le mort pour la regarder passer au milieu de la parade. Presque tout devient acceptable si, ne serait-ce qu'en soi, l'écrivain est en train d'écrire. Ce léger mouvement se donne pour la vie et le préserve. Schéhérazade l'avait compris.

La nuit ajuste les voix à sa basse intensité, de sorte que ce qui se dit là, on ne l'entend jamais tout à fait. Les derniers mots approximatifs de la nuit, l'écrivain les garde, comme Pascal, cousus en secret sur son cœur. Leur porteur sait qu'ils vivent d'être ignorés de tous. Indicibles, ils déterminent la littérature. Le manège des pages noircies pour publication tourne autour de ce moyeu de quelques mots destinés à l'inconnue.

La nuit, quand la lecture-écriture ou la prière (comme on voudra) ne viennent pas à bout de mes insomnies, je tiens des discours au plafond, une étape sur le chemin vers moi-même, vers un enfant embarqué sur un lit de peurs que d'autres heures sans sommeil ont séparé d'un rivage. Mon rapport à la nuit remonte à loin, puisque je suis né aux alentours du solstice d'hiver: pour inaugurer mes jours, Saturne rallongeait l'obscurité. Ma première nuit m'a poussé au noir. Je ne serais jamais assez. Je suis né pauvre une fois pour toutes. J'ai reçu la pauvreté d'une

mère et d'un accoucheur anonymes. «Naissance obscure», disait-on, comme pour vouer mères et enfants à des puissances nocturnes. J'allais devenir un personnage en quête de six auteurs.

Nuit où il n'y avait personne, tu as fait passer le dehors au-dedans de moi. Tu m'as donné le sens de la perte, tu m'as montré que l'exode débouche en moi-même, que la solidarité avec l'ombre me donnerait tout, que l'œil du prochain ouragan cache mon futur centre de gravité, que ce qui blesse enfante, à condition de rester calme – comme je le suis devant la mer – et d'attendre que tout finisse par aller à la bonté. Ainsi, entre des mains un peu précautionneuses, ma maison de porcelaine pourrait tenir cent ans.

Si tu m'as gommé avec le soin qu'un voleur prend de ses pas, tu veilles aussi en moi pour me rappeler que les terrifiantes choses que tu soulèves sont infimes à l'aube qui embellit la chambre autour de nous; que tu me verras souvent m'agenouiller avant le matin où je me coucherai pour mourir; qu'il est bon que d'ici là je m'écrive à des inconnus; que Dieu lui-même ne peut te bannir, ô nuit dont il s'enveloppe pour batailler à mes côtés, toi qui le remplaces aux avant-postes, depuis que la pâleur de sa présence brûle loin derrière moi, derrière des murs et des murs. Je te traverse sur le souvenir d'enfance d'une lueur divine au rayon d'un ostensor. Et, pour moi, le voile de Schéhérazade ne cache rien de plus que toi-même, une tisserande en train de continuer, dans mes rêves comme dans ceux du sultan de jadis, nos histoires de la veille.